

DU BON USAGE DES CRISES

par Christiane Singer

Extrait d'une conférence prononcée le 15 juin 1991 à Mirmande à l'occasion du dixième anniversaire du Centre Dürckheim (Drôme).



J'ai gagné la certitude que les catastrophes sont là pour nous éviter le pire.

Et le pire, comment pourrais-je exprimer ce qu'est le pire ? Le pire, c'est bel et bien d'avoir traversé la vie sans naufrages, d'être resté à la surface des choses, d'avoir dansé au bas des ombres, d'avoir pataugé dans ce marécage des on-dit, des apparences, de n'avoir jamais été précipité dans une autre dimension. Les crises, dans la société où nous vivons, elles sont vraiment ce qu'on a encore trouvé de mieux, à défaut de maître, quand on n'en a pas à portée de main, pour entrer dans l'autre dimension.

Dans notre société, toute l'ambition, toute la concentration est de nous détourner, de détourner notre attention de tout ce qui est important. Un système de fils barbelés, d'interdits pour ne pas avoir accès à notre profondeur. C'est une immense conspiration, la plus gigantesque conspiration d'une civilisation contre l'âme, contre l'esprit. Dans une société où tout est barré, où les chemins ne sont pas indiqués pour entrer dans la profondeur, il n'y a que la crise pour pouvoir briser ces murs autour de nous. La crise, qui sert en quelque sorte de bélier pour enfoncer les portes de ces forteresses où nous nous tenons murés, avec tout l'arsenal de notre personnalité, tout ce que nous croyons être.

Récemment sur une autoroute périphérique de Berlin où il y a toujours de terribles embouteillages, un tagueur de génie avait inscrit sur un pont la formule suivante : « Détrompe-toi, tu n'es pas dans un embouteillage, l'embouteillage c'est toi ! ». Nous sommes tous spécialisés dans l'esquive, dans le détournement, dans le « divertissement » tel que le voyait Pascal. Il n'y a au fond que cette possibilité, subitement, de se dire : « Oui mais tout cela, tout ce qui m'enserme, tout ce qui m'étrangle, mais c'est moi ! ».

[...] J'ai connu cette période où lorsqu'on entend une chose pareille, et que l'on est soi-même plongé dans un désespoir très profond, ces propos paraissent d'un cynisme insupportable. Et pourtant quand on a commencé à percevoir que la vie est un pèlerinage, quand à une étape de ce pèlerinage on regarde en arrière, on s'aperçoit vraiment que les femmes, les hommes qui nous ont le plus fait souffrir sur cette terre, sont nos maîtres véritables, et que les souffrances, les désespoirs, les maladies, les deuils, ont été vraiment nos sœurs et nos frères sur le chemin. Je sais que cela peut avoir une coloration insupportable quand on est dans une phase de désespoir, mais c'est tellement fabuleux quand on s'arrête en cours de route, quand on regarde en arrière, et qu'on se dit : « mais oui, c'est vrai ! ».

[...] J'ai pour ma part rencontré le travail de Dürckheim. Dans une crise vraiment très profonde. Après avoir traversé une existence très préservée, très occupée à éviter les naufrages, toute cette adresse à passer entre les catastrophes, entre les blessures, et subitement, après quinze ans de mariage, l'arrivée d'une autre femme, l'arrivée dans une existence préservée d'un autre être, qui du jour au lendemain détruit l'univers que vous vous étiez construit. Et la traversée, pendant deux ans, trois ans, de la solitude de l'abandon, dans un pays étranger, dans un village au bout du monde, et la rencontre du travail de Dürckheim et d'une remarquable femme, son élève, qui travaillait avec la voix. Alors que j'attendais d'elle qu'elle me donne la force de faire mes bagages, et de partir avec mes fils, elle m'a dit : « Tu restes là, assise au milieu du désastre, là. »

Tout le travail que j'ai fait par la suite avec le corps, avec la présence au monde, aux choses, cette leçon, non seulement d'accepter l'inacceptable, mais d'y entrer, d'y établir ses pénates, entrer dans le désastre, à l'intérieur, et y rester, y rester ! Non pas fuir, mais oser rester, à l'endroit où je suis interpellée, à cet endroit où tombent tous les masques, où tout ce que je n'aurais jamais pu croire s'avère être en moi, tous les démons, toute

l'ombre. Les paroles éclatent et tous les démons déferlent dans la vie, la jalousie, l'envie de meurtre, l'autodestruction. Et je reste là et je regarde.

[...] J'ai rencontré voilà quatre jours, en faisant une conférence à Vienne, une femme ; et c'est une belle histoire qu'elle m'a racontée qui exprime cela à la perfection. Elle me disait à la perte de son unique enfant, avoir été ravagée de larmes et de désespoir, et un jour, elle s'est placée devant un miroir et a regardé ce visage brûlé de larmes, et elle a dit : « Voilà le visage ravagé d'une femme qui a perdu son enfant unique », et à cet instant, dans cette fissure, cette seconde de non-identification, où un être sort d'un millimètre de son désastre et le regarde, s'est engouffrée la grâce. Dans un instant, dans une espèce de joie indescriptible, elle a su : « Mais nous ne sommes pas séparés », et avec cette certitude, le déferlement d'une joie indescriptible qu'exprimait encore son visage. C'était une femme rayonnante de cette plénitude et de cette présence qu'engendre la traversée du désastre.

Il existe, paraît-il, dans un maelström, un point où rien ne bouge. Se tenir là ! Ou encore, pour prendre une autre image : dans la roue d'un chariot emballé, il y a un point du moyeu qui ne bouge pas. Ce point, trouver ce point. Et si un seul instant, j'ai trouvé ce point, ma vie bascule, parce que la perspective est subitement celle de Job, cette perspective agrandie, de la grande vie derrière la petite vie, l'écroulement des paravents, l'écroulement des représentations, un instant, voir cette perspective agrandie.

Source : Extrait de « Du bon usage des crises », par Christiane Singer, pp. 41-49. Edition Albin Michel, 2001.